

mon esprit un doute que je n'en puis extirper. Brusquement, la lumière cesse et je marche au hasard, en pleines ténèbres. Quels liens inconnus, inexplicables, unissent le baron de Reiss au millionnaire Paul Harmant, à Duchemin, l'employé voleur et à la jeune drôlesse Amanda ? C'est ce qui faudrait savoir, et par malheur je ne le sais pas.

—Enfin, quel intérêt avez-vous, je vous prie, à vous donner tant de mal pour éclaircir ces points obscurs d'une histoire qui, somme toute, ne vous touche en rien ?

Etienne Castel regarda son pupille d'une façon singulière, mais ne répondit point à son interrogation, et reprit au bout d'un instant :

—Ainsi, tu suppose que Lise Perrin, la porteuse de pain, n'est autre que Jeanne Fortier, l'évadée de Clermont ?

—Tout me porte à le croire.

—Tu sais où elle loge ?

—Non, mais il serait facile, par Lucie, de connaître sa demeure.

—C'est juste.

—Vous désirez la voir !

—Non, répondit nettement Etienne Castel. A quoi bon ?

—Elle pourrait sans doute donner des renseignements.

—Lesquels ? Le jour du jugement elle n'a pu prouver son innocence. Elle ne le pourrait pas davantage aujourd'hui. Ne pensons plus à cela. Je croyais tenir une preuve. Elle m'échappe ! Tout est fini !

—Vous renoncez à ce que vous aviez entrepris ?

—Il le faut bien.

—Vous ne cherchez point à mettre la main sur ce baron qui pourrait donner le mot de l'énigme ?

—Quand à présent non.

En répondant ainsi, Etienne déguisait la vérité, mais il avait des raisons pour ne point révéler ses projets à son pupille. Lorsqu'il quitta Georges, une préoccupation unique, quelque chose de semblable à une idée fixe, hantait son esprit : trouver le baron de Reiss. Mais où le chercher ?

Rejoignons Raoul Duchemin. La visite de l'ex-tuteur de Georges Darier à Bois-le-Roi nous a fait connaître le départ pour Paris du ci-devant employé de la mairie de Joigny. Complètement guéri et lesté des cinq mille francs payés à titre d'indemnité par la compagnie de P.-L.-M., Duchemin s'était empressé de gagner le but de son voyage. La veille il avait écrit à Amanda Régamy qu'il profiterait de son offre gracieuse et qu'il irait lui demander l'hospitalité. Et il s'était, en effet, rendu rue des Dames, aux Batignolles, où l'attendait l'essayeuse de madame Augustine.

Ni Duchemin, ni la jeune fille, n'oublièrent les projets de vengeance qu'ils nourrissaient tous deux contre Ovide Soliveau, le faux baron de Reiss. Ils désiraient avec ardeur savoir quel était vraiment cet homme, et arracher de ses mains les pièces accablantes pour eux qu'il avait trouvé moyen de se procurer à beaux deniers comptants. Le soir même de l'arrivée de Duchemin à Paris, elle aborda la question qui l'intéressait.

—Es-tu prêt à agir contre notre ennemi commun ? lui demanda-t-elle.

Raoul, nature superlativement faible, devait toujours subir une domination quelconque. Il répondit de façon affirmative.

—Très bien ! reprit mademoiselle Amanda. Nous agissons.

—Que faut-il faire ?

—D'abord t'attacher à cet homme, quand nous aurons découvert sa piste, le suivre pas à pas, marcher dans son ombre, afin de savoir où il demeure.

—Et quand nous saurons cela ?

—Nous trouverons un moyen de nous introduire chez lui, de fouiller ses meubles et de reprendre les papiers qui nous intéressent. Feras-tu ce que je te dirai de faire ?

—Oui.

Tu m'obéiras passivement ?

—Comme le soldat prussien à son sous-officier.

—Alors tout ira bien. Je suis sûre que le nommé Ovide Soliveau est en rapport avec le père de Mary Harmant. La preuve, c'est qu'il a livré au constructeur de Courbevoie l'acte que tu lui a remis. C'est donc à Courbevoie, aux environs de l'usine, où à Paris, près de l'hôtel de la rue Murillo, qu'il faut se mettre en embuscade. Un jour ou l'autre, un peu plutôt ou un peu plus tard, Ovide Soliveau ira chez son complice. Il faut être là et saisir l'occasion par les cheveux. Consacre donc tes journées entières au métier de guetteur. Au moment où Soliveau, que tu connais, sortira de chez Paul Harmant, tu n'auras qu'à le suivre, ce que, moi, je n'ai pas pu faire. En admettant (chose possible) que Paul Harmant ne le reçoive pas chez lui, il va certainement le trouver. Attache-toi donc aussi aux pas du millionnaire. Apprends ses habitudes. Sache où il va.

—Ce sera peu commode.

—Peu commode et peut-être long. Mais qu'importe ? Il s'agit d'assurer à tout prix notre salut et notre vengeance.

—Je n'ai jamais vu Paul Harmant, et pour le suivre il faut le connaître.

—Va, de grand matin, rue Murillo, et attends qu'il sorte de son hôtel pour se rendre à Courbevoie.

—Ce sera fait dès demain.

—Tu as touché ton indemnité du chemin de fer ?

—Oui.

Elle ouvrit un meuble et poursuivit :

—Eh bien ! faisons bourse commune. Je vais mêler ma fortune à la tienne.

Et Duchemin plaça ces cinq mille francs dans le tiroir du meuble, preuve de désintéressement et de confiance à laquelle Amanda parut très sensible.

Le lendemain, dès le matin, après avoir coupé ses favoris et ses moustaches, ce qui devait empêcher Soliveau de le reconnaître s'il se trouvait en face de lui, Raoul Duchemin alla se poster dans la rue Murillo vis-à-vis l'hôtel de l'industriel. A peine était-il là depuis dix minutes quand s'ouvri-

rent les deux battants de la grande porte. Dans la cour, devant le perron, une victoria attendait, prête à partir. Paul Harmant tenait sous le bras gauche un grand portefeuille bourré de papiers, descendit les marches, monta dans la voiture et dit au cocher :

A Courbevoie.

Le cocher rendit la main à son cheval. La victoria sortit de la cour, passa devant Duchemin à une allure très rapide, et s'éloigna ; mais le jeune homme avait eu le temps de voir la figure du millionnaire et de la graver dans sa mémoire. Il gagna la plus prochaine station de fiacres, en prit un, et se fit conduire à son tour à Courbevoie.

## LXXVIII

Une fois Duchemin à Courbevoie, le premier passant lui indiqua l'endroit du quai où se trouvait l'usine. Il s'y rendit et examina la façade et les deux portes.

—Personne ne peut entrer ou sortir sans être vu par moi, se dit-il. Je n'aurai qu'à avoir l'œil au guet. Seulement les "poses" seront longues, selon toute apparence. Trouver ici le nécessaire est donc indispensable.

L'ex-employé de la mairie de Joigny fit une reconnaissance dans les environs. Près de l'usine existait un établissement de marchand de vin restaurateur.

—Je prendrai là ma nourriture, murmura le jeune homme. J'irai ensuite m'étendre sur la berge, "faire le lézard" au soleil, comme un flâneur fatigué, et que le diable m'emporte si qui que ce soit songe à s'occuper de moi. L'essentiel est d'être en mesure de suivre soit l'un, soit l'autre, de mes deux hommes.

Raoul Duchemin avait pris une voiture à l'heure. Cette voiture l'attendait à cent pas environ des ateliers. Il la rejoignit.

—Je suis obligé de rester dans ce quartier. J'attends quelqu'un, dit-il au cocher. Je vous garde. Occupez-vous de votre déjeuner, mais soyez prêt à partir à mon premier appel.

Le cocher, ainsi qu'il aimait à l'affirmer lui-même, était un vieux roublard ayant usé pas mal de fouets dans les rues de Paris. Il comprenait à demi mot et devinait même au besoin ce qu'on ne lui disait point.

—Est-ce que nous aurions à filer quelqu'un, mon bourgeois ? demanda-t-il en clignant de l'œil.

—Peut-être.

—Répondez-moi donc : OUI ! tout de suite. Allez, allez, ça me connaît, je suis un malin pour "la filature."

—Eh bien ! oui.

—A la bonne heure ! J'aime ça, moi, filer un particulier, ou une particulière, ça m'amuse ! J'aurais fait un fameux agent de la sûreté, sans me vanter, j'ai la vocation. Seulement, il faut que je me trouve pas trop loin de vous. Y a-t-il un mastroquet par ici ?

—Oui, à côté de l'usine que vous voyez là-bas.

—Eh, bien ! je vais y conduire mon berlingot, et j'entrerais casser le cou à une andouille ou à un bifteck. C'est là que vous me trouverez.

—Allez, j'y déjeunerai probablement aussi.

Nous ne nous immobiliserons point avec Raoul Duchemin dans sa longue faction solitaire. Nous dirons seulement qu'il rentra rue des Dames, le soir, vers dix heures, sans avoir aperçu Ovide Soliveau, et après avoir suivi Paul Harmant jusqu'à la porte de son hôtel, d'où il n'était pas ressorti. C'était le lendemain de ce jour que Soliveau devait tenter d'écraser Jeanne Fortier, la porteuse de pain. Depuis que l'ex-Jacques Garaud avait été trouver son complice pour lui expliquer quels nouveaux dangers le menaçaient, aucune rencontre ne s'était produite entre ces deux hommes. Le faux Paul Harmant se sentait du reste plein de confiance. Le crime nouveau préparé par le Dijonnais devait passer pour un accident, donc il fallait le temps de le préparer, et plusieurs jours pouvaient, devaient même probablement s'écouler avant que le fait entendu se produisît.

Ceci n'empêchait point le millionnaire d'attendre avec impatience des nouvelles de la catastrophe dont l'accomplissement dissiperait toutes ses terreurs. Chez lui, près de sa fille, près de Lucien Labroue, commensal assidu de la maison, il affectait non seulement la plus complète liberté d'esprit, mais même la gaîté, et la personne, à le voir calme et souriant, n'aurait pu deviner la tempête qui par moments grondait sous son crâne.

L'époque fixée pour la signature du contrat de mariage de mademoiselle Harmant et de Lucien Labroue restait toujours la même. Mary, rayonnante à l'idée qu'elle touchait à la réalisation de ses vœux les plus chers, comptait donner une fête brillante le soir du contrat, afin d'avoir de nombreux témoins de son bonheur. Madame Augustine avait été obligée d'augmenter le nombre de ses ouvrières, tant les commandes de mademoiselle Harmant étaient importantes et pressées. Lucien, très absorbé par les travaux de l'usine, n'avait pu le temps d'aller voir Etienne Castel et Georges Darier. Il continuait tristement et bien malgré lui à jouer le rôle imposé par l'artiste. Etienne, lui, malgré les obstacles qui lui barraient le passage, voulait à toute force trouver la piste de Raoul Duchemin et de mademoiselle Amanda. C'était par l'un ou par l'autre de ces deux êtres qu'il comptait arriver à découvrir la véritable individualité du baron de Reiss. Il n'avait point perdu de vue le renseignement donné par la servante de l'hôtel du "Rendez-vous des chasseurs," et se disait que chaque dimanche il irait à Bois-le-Roi dans l'espoir plus ou moins fondé d'y rencontrer l'ex-employé de la mairie de Joigny, et Amanda.

Raoul Duchemin continuait à surveiller sans aucun résultat les allés et les venues de Paul Harmant. Chaque matin, muni d'une voiture prise à l'heure, il guettait à la sortie de l'hôtel de la rue Murillo le grand industriel, le filait toute la journée, et ne l'abandonnait que plus de deux heures après sa rentrée chez lui. Le soir du jour où Jeanne avait failli être écrasée, Paul Harmant n'était point sorti de l'usine à

son heure accoutumée. En conséquence, assis sur la berge de la Seine, Duchemin continuait sa faction, un peu intrigué de ce changement dans les habitudes du millionnaire. Sept heures et demie du soir venaient de sonner. Les ouvriers étaient tous partis. Duchemin, singulièrement énérvé, se demandait si un moment d'inattention de sa part n'avait point permis à celui qu'il guettait de s'éloigner inaperçu. Tout à coup une voiture, arrivant du côté du pont Bineau et longeant le quai, vint s'arrêter en face de la porte de l'usine. Un homme en descendit. Duchemin aperçut Soliveau et étouffa un cri de surprise. Ce visiteur, il venait de le reconnaître. C'était l'homme aux mains duquel il avait remis le papier enlevé des archives de la mairie de Joigny, c'était Ovide Soliveau, baron de Reiss. La porte s'ouvrit pour le laisser passer, et se referma derrière lui. En même temps la voiture qui l'avait amené tourna bride.

—Enfin ! murmura Duchemin avec joie, Amanda avait raison ! Ça n'aura pas été sans peine, mais je le tiens, et je saurai ce soir où cet homme demeure.

Duchemin rejoignit son cocher attablé chez le marchand de vin et lui fit un signe. Le cocher sortit aussitôt.

—Montez sur votre siège, lui dit le jeune homme, soyez attentif, et lorsque je frapperai légèrement au vitrage placé derrière vous, suivez à distance, qu'il soit à pied ou en voiture, l'homme qui sortira de cette usine. Si au lieu d'un il y en a deux, vous suivrez quand même.

—Mais, fit le cocher, la nuit est déjà pas mal sombre. Ça ne sera pas commode.

—Vingt francs pour vous si vous réussissez.

—C'est bien. Montez, bourgeois. Je vais tourner mon cheval de façon à voir, aussi bien que vous, qui sortira de là.

Duchemin s'installa dans le fiacre auquel le cocher fit faire volte-face pour aller se placer à dix pas de l'autre côté de l'usine, ayant la porte sous les yeux. Un bec de gaz que l'on venait d'allumer jetait sur cette porte une vive lumière. Duchemin n'avait plus qu'à attendre. Le visiteur était bien, en effet, Ovide Soliveau, venait de rendre compte à Paul Harmant de ce que nos lecteurs connaissent. Dans la journée il lui avait envoyé une dépêche, le priant de l'attendre à sept heures et demie du soir. Il arrivait exactement à l'heure indiquée. Paul Harmant frissonna d'épouvante en écoutant le récit du crime commis par son complice. L'écrasement du jeune garçon qui avait été victime en même temps que Jeanne lui semblait surtout horrible, et il ne le cacha point.

—C'est fâcheux, je le sais bien, répliqua Soliveau. Mais il fallait aller jusqu'au bout.

—Es-tu sûr au moins que Jeanne est bien morte ?

—Comment ne serait-elle pas morte après avoir reçu sur la tête un échafaudage pesant cinq ou six cents kilos ? Je l'ai vu comme je te vois, étendue morte sur le sol, le front entr'ouvert. Va, mon compère, soit paisible. Tu peux dormir tranquille. Elle n'en reviendra point comme Lucie.

Paul Harmant était pâle. Un tremblement convulsif secouait tout son corps.

—Tant de crimes, balbutia-t-il d'une voix étranglée. Tant de crimes pour mon salut !

—C'est comme ça, ma vieille branche, répliqua Soliveau. Quand on a fourré le doigt là-dedans, c'est un engrenage qui ne nous lâche plus ! Après le doigt, la main, après la main, le bras, après le bras, la tête.

Ce mot acheva de bouleverser le millionnaire. Il pensa soudainement à l'échafaud, et, par un geste tout machinal, il porta ses deux mains à son cou. Il lui semblait qu'il venait de sentir le couperet triangulaire de la guillotine effleurer sa peau. Ovide s'aperçut du trouble de son pseudo cousin.

—Ce qui est fait est fait, dit-il. Inutile de te mettre pour ça la bousole à l'envers. N'y pensons plus et parlons d'autre chose.

De quoi ? demanda le millionnaire.

—De quoi causerions-nous, mon excellent bon, sinon d'affaires ?

## LXXIX

—D'affaires ? répéta le millionnaire.

—Naturellement, répondit Ovide.

—De quelles affaires ?

—Mais, parbleu ! des nôtres, des miennes, puisque c'est tout un. Je me suis conduit avec toi en ami, en ami véritable, ne me ménageant point, prenant à mon compte les plus rudes besognes, les corvées les plus dangereuses, et cela sans t'imposer de conditions. Ça en valait cependant la peine ! Après ce que j'ai fait ce matin, j'arrête les frais. N...I...NI... C'est fini ! J'en ai assez ! Je veux quitter Paris.

—Partir !

—Mon Dieu, oui.

—Tu as peur ?

—Pas précisément, toutes mes précautions ayant été prises, et bien prises. Mais enfin on ne sait ce qui peut arriver. La prudence est la mère de la sûreté, comme dit le proverbe ; or, je crois prudent de passer la frontière et de me mettre à l'abri de toutes les recherches, si par hasard on avait l'idée d'en faire quelques-unes.

Paul Harmant tremblait de plus en plus fort.

—Que crains-tu donc ? demanda-t-il.

—Mon camarade, la question est naïve.

—Il me semble que si tout s'est passé rue Gît-le-Coeur, comme tu viens de me le raconter, tu ne cours absolument aucun risque.

—C'est mon opinion. Mais que veux-tu, je me fais vieux. J'ai besoin de vivre tranquille, et je dormirai sur mes deux oreilles que dans un autre pays que le mien.

—Ainsi, tu m'abandonnes ! murmura mélancoliquement le grand industriel.

—Je te conseille de te plaindre. J'ai éloigné de toi toutes les épines et toutes les ronces qui pouvaient te gêner. J'fait la place nette et tu n'as pas eu la peine de mettre